

La patrie suisse

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **66 (1927)**

Heft 18

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-221024>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

reux celui qui peut laisser retomber sur l'oreiller sa pauvre tête endolorie et se dire : « A la garde, mon travail se fera quand même, et quelqu'un me soignera avec tendresse... » Celui-là n'a qu'à boire sa tisane, à prendre patience et à remercier le ciel avec effusion, ce qu'il néglige, généralement. Il passe sa journée à somnoler, puis le soir vient, et l'insomnie avec. Alors, il soupire et se retourne. Et dans le village, dans le canton, dans tout le pays, des centaines de grippés soupirent et se retournent, ils songent que voilà une journée perdue pour leurs travaux, pour leurs plaisirs, pour leurs ambitions... Oui, perte sèche. Et puis, parce que la chambre est sombre et que le vent pleure, il leur revient en mémoire certaine éventualité troublante qu'on appelle en style plaisant « défunter »... Et une vision de gens qui pleurnichent avec un mouchoir sur les yeux, de couronnes mauves et blanches, de cercueil... Ce n'est pas gai ! Vite, allumons et appelons quelqu'un pour nous distraire. Mais on peut aussi, si on veut, sur cette aventure de la mort, infiniment probable, sinon pour cette fois au moins pour une autre, arrêter un moment sa pensée. C'est vrai, après tout, vous êtes là à vous mettre martel en tête parce que vous avez perdu cinq cent francs sur une vache, ou parce que vos cheveux tombent ou parce que votre bonne a cassé la soupière... Vous chérissez vos habitudes, vous vous pelotonnez dans la vie, vous vous installez comme si vous aviez une permission pour la consommation des siècles et voilà la mort qui entr'ouvre la porte pour voir à quoi vous en êtes... Après tout, ne croyez pas que votre sort soit particulièrement tragique, tant d'autres avant vous ont passé par là. Pensez donc, depuis Adam et Eve ! Tant de héros fameux, tant de philosophes, de savants, tant d'astrologues, de chevaliers et de nobles dames, tant de papes et d'empereurs, tant de Césars et de pharaons, tant de syndics, de régents, de députés, tant d'avocats, de photographes, tant de vétérinaires... Tous, un beau jour, ou une nuit, je ne sais pas, ont dû abandonner leur corps et rendre leur âme à qui de droit, et nous n'avons pas plus de droits qu'eux, je pense ? D'ailleurs, n'y a-t-il pas, pour quelqu'un d'un peu curieux, un certain attrait à aller enfin voir ce qu'ils sont devenus ? Et aussi quelque chose de rassurant à penser que tous ceux-là, avant nous, se sont courbés pour traverser le souterain noir ? Je ne prétends pas, bien entendu, que tous ces gens dont je vous ai parlé soient morts de la grippe... Cette grippe, d'ailleurs, qu'est-ce que c'est ? Je me méfie d'elle comme on se méfie d'une nouvelle venue qui n'a pas ses papiers en ordre. On ne sait pas au juste d'où elle vient, ni de quand elle date, et les gens instruits croient savoir qu'Hippocrate, dans toute sa carrière, n'en a pas diagnostiqué un seul cas. Cela me paraît louche et me force à faire des hypothèses. Cette grippe, qui sait si elle n'est pas destinée à remplacer les terribles monstres à demi vaincus qui, dans leurs moments de grande rage cherchaient à saper l'humanité ? Peut-être tous ces grands monstres (peste, choléra, diphtérie, variole), ont-ils tenu, il y a quelque cinquante ans, un congrès pour aviser aux moyens de se défendre et de garder leur situation dans le monde, et, après de nombreuses paroles vaines ont-ils adopté telle proposition leur enjoignant, pour dérouter la Faculté, de se camoufler soigneusement. C'est-à-dire, aurait expliqué le président, que nous changerons un peu nos vieilles méthodes pour tourmenter les hommes. Au lieu de leur brûler les entrailles, de leur écraser les mollets, de leur craqueler la peau, nous frapperons en mesure sur leur crâne, nous chaufferons leur sang à quarante degrés, nous hérisonnerons leur système nerveux comme un goupillon ou l'aplatissons comme un chien mouillé, et enfin, nous mettrons, dans toutes leurs saucées un grain de plomb... Vous verrez le résultat ! Les savants mettront des lunettes, feront des analyses, des autopsies, des articles, et nous, nous rirons bien...

Cette hypothèse, je n'ai pas encore pu l'établir scientifiquement, mais, après tout, elle en vaut une autre.

Et puis, après tout, la grippe... Je songeais là

qu'il vaut mieux n'en pas dire trop de mal. Il lui arrive de nous envoyer dans l'autre monde, c'est vrai, mais elle y met des égards. Elle n'est pas une infernale brute comme le tétanos, ou une surnoise bête féroce comme le cancer. Et, s'il faut mourir, mourons, mais, à ce moment si important de notre existence, qu'on daigne nous traiter avec ménagements. De la fièvre, des cauchemars, le coma... Oui, voilà ce qu'il faut choisir si on nous laisse le choix. Pauvre grippe méconnue, je me repens d'avoir dit du mal de toi.

J.-L. Duplan.

LE BUSSIGNY-MORGES

Les Genevois le voudraient bien :
Mais Berne dit : C'est impossible !
Les Lausannois n'en veulent rien,
A Morges, l'on reste impassible.
Dans les journaux de par ici,
En longs articles, l'on suppute
L'utilité du raccourci,
Objet de plus d'une dispute.
Mais, qu'importe donc à Lausanne,
Le fait que les gens de Genève,
Passeront, sans rester en panne,
Par le raccourci de leur rêve ?
Lorsqu'ils attendent à Renens,
Pour Lausanne, quel est l'avantage ?
Ils restent là, en attendant
De continuer leur voyage !
Les adversaires du projet
Crient déficit et misère,
Pour en assurer le rejet.
Mais, à Genève l'on espère !
De savantes discussions,
Très lentement, se continuent
Sur cette importante question ;
Nul n'en peut prédire l'issue !

29 septembre 1926.

Pierre Ozaire.

La Patrie Suisse. — Quarante gravures, des portraits : ceux de l'orateur populaire Frank Thomas et du nouveau préfet de la Broye fribourgeoise, M. Louis Reveney ; — des actualités : l'incendie des Glacières du lac de Joux et des scènes de la vie agricole à Marcelin ; — de belles vues : vestiges du Dompté-Uri, le musée des Beaux-Arts à Lugano, le domaine rural de Marcelin sur Morges à vol d'oiseau, des paysages genevois ; — des œuvres d'art : la décoration du temple de Cormondrèche, par Philippe Robert, et des boîtes de montres ; — des illustrations sportives : cycles et football et des gravures de mode, voilà ce que nous apporte le numéro 884 (20 avril) de la « Patrie Suisse », sous l'aspect le plus engageant et le plus artistique.

A L'INSPECTION...

(Extrait d'une « Lettre vaudoise », de H. Laeser)

Une troupe a démonté le fusil. La culasse, soignée aux petits oignons, est étalée sur le sac. Le contrôleur d'armes, de son petit miroir, a examiné le canon du fusil. Bien que l'arme soit quelque chose de sacré pour le soldat suisse et que, dans de nombreuses demeures, à la campagne ou à la montagne, on voit à la place d'honneur, dans la « belle chambre », au-dessus de la glace, le canon, malgré tant de soins, réserve des surprises. C'était l'occasion, pour le prédécesseur du contrôleur actuel de la Ire division, l'inoubliable major Berney, de glisser sa fameuse plaisanterie, toujours prévue, mais toujours accueillie par les rires de la troupe : « Savez-vous ce que j'y vois, dans votre canon de fusil, fusilier X. ? — J'y vois vingt-quatre heures. » Une autre plaisanterie éternelle consistait à demander un homme sachant l'anglais. Aussitôt, un ou deux intellectuels à l'orgnon s'avancèrent : « Eh bien, mes amis, puisque vous savez tant bien l'anglais, vous allez me porter cette caisse... » (Rires inextinguibles.)

Cette silhouette sympathique de vieil instructeur d'autrefois, qui avait débuté sous le régime cantonal, avant 1874, a disparu, avec tant d'autres, ainsi ce major Jaquet qui avait demandé qu'on gravât sur sa pierre tombale : « En place ! Repos ! ». La destinée, dont les plans sont impénétrables, avait voulu que le major Berney, ce Vaudois de vieille roche, à l'accent du terroir le plus authentique, eût choisi la grande capi-

tales du fin bout du petit lac comme port d'attache. Il en était devenu une physionomie populaire. A l'entendre, c'était comme un souffle de « morget » ou de « rebat », zéphyrs éminemment vaudois, qui serait venu se mêler à la bise, aiguillon genevois par excellence. H. L.

Entre bonnes petites amies. — On parle de madame X...

— C'est la meilleure des femmes, affirme l'une d'elles. Elle ne ferait pas de mal à une mouche !

— Oh ! non, riposte une mauvaise langue ; car elle ne les fait pas longtemps souffrir.

A PROPOS DE L'ESPRIT DES ÉCOLIERS

Le Pont, le 24 avril 1927.

Monsieur le Rédacteur du

Conteur Vaudois

Lausanne.

Monsieur,

L'article de Jean des Sapins, « L'esprit des écoliers », paru dans le Conteur Vaudois, peut être complété par mes observations personnelles et par ces « perles » que j'ai recueillies dans ma propre classe à Aigle et à Clarens, où j'ai enseigné tant d'années.

Les voici pour le Conteur :

Depuis que la méthode phonétique est employée pour la lecture, les écoliers de nos jours ne connaissent pas l'alphabet. Une dame de la Commission scolaire en visite dans ma classe demande à une fillette de 8 ans quelles sont les lettres de l'alphabet depuis la lettre m. L'enfant ne répond pas et paraît ahurie.

La dame : Voyons : m, n, o, p, q...

L'enfant, subitement : culotte.

Quelques compositions :

Le chien. — Le chien mange le bout de sa queue toutes les fois qu'il a assez mangé.

Les animaux domestiques. — Il y a des animaux domestiques partout, dans la cuisine et dans l'écurie, et même dans les lits. Autrefois les poux étaient une sale vermine, maintenant ils sont remplacés par des animaux moins féroces qu'on appelle les poules et les lapins.

Les vacances. — Quand je vais en bateau, je fais toujours attention de ramer droit pour suivre toujours mon chemin quand même ce n'est pas comme sur la route où on voit les cailloux et les pierres. Là elles sont au fond du lac mais on les voit quand on regarde sa photographie.

Description de la salle d'école. — Il y a un tableau de Pestalozzi qui est un vieux régent traité. Dans notre école il y a un tableau reblanchi et vingt bancs d'âne avec deux pupitres machin.

L'âne. — L'âne c'est l'âne ; sa femelle c'est l'ânette et son petit c'est l'âneton.

Le chat. — Notre chat est noir ou blanc. Il est comme un manchon sauf qu'il a une tête et une queue. etc...

O. Tantic.

AGE D'OR

notre époque, on oublie vite, tant il est vrai que nous sommes submergés par les impressions de tout genre : Ce manque de mémoire est regrettable, car ainsi on ne vit que dans le présent, le passé cesse d'éclairer l'avenir.

Le 17 mai de ce mois, il y aura un an que disparaissait de la scène humaine Jacques-François Baudat, honorable citoyen du beau village d'Arnex qui s'étale là-bas sur les contreforts de la chaîne bleue du Jura. Baudat détenait en Suisse le record de la vieillesse, puisqu'il devait achever sa 103e année le 9 août 1926, et cela justifiait, sinon un monument de marbre ou de bronze, du moins un souvenir vivace dans le cœur de tout bon Vaudois. Il y a un an donc, nous annonçait la mort de Jacques-François Baudat, les journaux ajoutaient que le regretté défunt avait été un célibataire endurci et que toujours il alla se coucher tôt le soir et se leva de bonne heure le matin. On avait l'air de dire par là que c'était plus ou moins à ces deux faits